

## Au nom de tous les miens, sauf de celui-là

Suzanne Robert

---

Volume 30, numéro 3 (177), juin 1988

Morales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60469ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Robert, S. (1988). Au nom de tous les miens, sauf de celui-là. *Liberté*, 30(3), 9–11.

SUZANNE ROBERT

## AU NOM DE TOUS LES MIENS, SAUF DE CELUI-LÀ

Potelé, légèrement mongolien, fermé comme une huître, de plus en plus sale ces derniers mois, l'air paresseux, le teint glauque, le regard hypocrite...

Il me fait peur. Il me dégoûte aussi. Un dégoût viscéral qui me cause un pincement au cœur et une pernicieuse culpabilité. L'humanisme a des limites propres à chacun; je croyais les miennes plus étendues et d'un seuil plus élevé. Celui-là m'a détrônée; le sceptre pourfendu de ma fière justice sociale gît comme une tache indélébile sur mon amour-propre, et ma devise *Liberté, égalité, fraternité* a déserté mes armoiries. La vue de ce garçon m'horripile. Il ignore à quel point il a endommagé la perfection du reflet de ma facette humanitaire; il a terni, cet «imbécile», la belle eau de mon miroir.

«*Imbécile*: Arriéré dont l'âge mental est intermédiaire entre celui de l'idiot (2 ans) et celui du simple débile (7 ans)» (Petit Robert). Non. La définition ne lui convient pas. Plutôt à peine sous-développé, à la limite de la faiblesse mentale, il se tient — nuance ténue — juste un stade au-dessous de la moyenne dans le rayon des capacités intellectuelles de l'espèce humaine.

Au début, j'ai cru qu'il s'agissait d'une jeune fille; puis, non, j'ai pensé que ça devait être un drôle de garçon, ou bien un hermaphrodite. Je l'avais croisé quelquefois sur la rue. Sans âge, il pouvait tout aussi bien avoir dix-huit ans que quarante. Petit, grassouillet, imberbe, le crâne en forme de

poire, les jambes arquées et la silhouette informe, il me faisait penser à certains personnages des toiles de Jérôme Bosch, humains hybrides ou caricaturaux. Il est ce qu'on appelle de nos jours, je crois, un «handicapé intellectuel léger». Les experts en thérapie et en réadaptation, ainsi que les humanistes inconditionnels (dont j'étais avant la chute), le placeraient sans doute dans la catégorie de ceux qu'il *faut* intégrer à la société, devant lesquels il *faut* feindre que leur infirmité mentale est si peu apparente qu'on ne la remarque pas («on est entre nous»), à qui il *faut* parler tout cordialement, comme à quiconque. Cordialement? Voilà bien le problème: c'est un handicapé détestable.

Mi-chair mi-poisson, la plupart du temps hautain et le reste du temps affreusement timoré, il a la moue méprisante et blasée d'un attaché d'ambassade désabusé et son visage est fermé comme celui d'une vendeuse soviétique. De façon générale, il ne vous regarde pas. Mais quand il le fait — et bien qu'il soit de très petite taille — c'est de haut, comme un magistrat torve et suffisant: on a alors l'impression d'être moins que rien, rien qu'un microbe devant son imposante arrogance muette. Aucune amabilité chez lui. Un handicapé gentil, passe encore; mais un handicapé aussi hypocrite et orgueilleux que n'importe qui, ça ne va plus. Aucune franchise dans son regard. Il vous observe par en-dessous, en cachette, comme un enfant pris en défaut, ou du haut de sa personne, comme un dictateur perfide. Et le pire (car que pourrait-il y avoir de pire?), c'est que parfois il me jette des regards de défi teintés de... convoitise. Brrr! Quelle horreur! Il me révulse.

L'hiver, il porte une petite casquette des Expos enfoncée sur son gros crâne; l'été, il s'habille comme un travailleur de la construction. Mais il ne travaille pas; il habite, je pense, chez ses parents. Il traîne. Il marche. On dirait toujours qu'il sait où il s'en va, et pourtant, je le sais pour l'avoir observé, il ne fait que flâner. Il aime errer près des endroits où il y a des travaux de voirie; il se donne alors un air grave et affairé (on dirait un contremaître consciencieux); en fonction de l'attitude des travailleurs qu'il «supervise», il devient parfois mala-

divement timide et replié ou, le plus souvent, buté, boudeur, contrarié. Il ne parle jamais à ceux qu'il surveille.

Depuis quelque temps, je lui trouve le teint morbide et l'allure plus débraillée que de coutume. On dirait qu'il se laisse couler à pic dans cette interminable existence sans rime ni raison (serait-il lucide?) et fait pitié à voir (tiens! il me vient un maigre filet de sympathie!). Ce teint blafard et brouillé date de Noël dernier: je l'ai vu venir de l'autre bout de la rue, portant une grosse caisse remplie de bouteilles de Seven-up; juste avant que je le croise, voilà qu'il fait un faux pas et vlan! Toutes les bouteilles gisaient sur le trottoir, en mille morceaux. Je me suis approchée — cette approche a exigé un effort surhumain de ma part — et lui ai bêtement demandé s'il avait besoin d'aide. Il m'a lancé un regard méprisant qui m'a glacée jusqu'aux os. J'ai entendu sa voix pour la première fois quand il a prononcé un «non» sourd, à peine audible. Alors j'ai fui. Je ne l'ai pas aidé. Je n'ai rien fait.

Il était temps que l'image de mon miroir flatteur se ternisse sous mes yeux et que la vie m'enseigne à quel point la débilité me fait horreur. Je le sais maintenant: toutes les campagnes psycho-socio-humanisantes de l'univers n'arriveraient pas à me convaincre de vivre une morale plus incarnée, plus conforme à mes idéaux. Je ferai des dons, j'achèterai des porte-clefs roses ou des crayons à bille rouges aux organismes œuvrant chez les handicapés mentaux, je défendrai, je protégerai, je réclamerai, je m'offusquerai, je prônerai le droit de tous à l'intégration... mais de loin. Côtayer ces gens-là, surtout ceux qui ont les mêmes défauts que nous, c'est une autre histoire. Ça me fout le cafard, ça me dérange, ça désorganise mon équilibre.

... Je suis convaincue que ce garçon est porteur de tous les péchés du monde. Je suis sûre que c'est lui qui m'a volé le beau paillason que j'avais placé devant ma porte l'année dernière. Je suis sûre que c'est lui qui s'amuse à changer la position des rétroviseurs de ma voiture. J'en suis sûre. Il est capable de tout. Il n'est pas comme nous.